

Benoît Jacques : trente ans d'édition sans éditeur

Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil, édition 2019. Un homme s'essouffle en pédalant sans relâche. Perché à deux mètres au-dessus du sol sur un monocycle encastré dans une petite structure métallique, l'auteur Benoît Jacques raconte la vie de Benoît Jacques l'homme d'affaires. Certains diront qu'il fait du sur-place. Mais à y regarder de plus près, l'unique roue qui le porte flotte astucieusement au-dessus du sol. Tout un symbole pour celui qui célèbre là avec son public ses « trente ans d'édition sans éditeur », comme l'indique le petit journal publié pour l'occasion.



↑
© Photo SLPJ.

Vie de l'édition



↑
Le logotype de Benoît Jacques.

On le rencontre quelques semaines plus tard, à l'heure du bilan. « J'ai dû lutter contre moi-même pour accepter d'assumer que ces trente ans représentaient un vrai parcours, digne d'être célébré. Je ne voulais pas me complaire dans l'autosatisfaction », confie-t-il presque gêné. À ce titre, le logotype du petit monocycliste, que l'auteur a voulu matérialiser lors de sa performance, a quelque chose d'emblématique : un homme en équilibre sur une roue, qui ne peut garder sa position que s'il avance, sous peine de tomber et que tout s'arrête. Un hommage assumé aux artistes qui continuent de l'inspirer, tel Jean Tinguely, inventeur de machines abracadabrantesques.

Sur son monocycle, comme dans le journal anniversaire, Benoît Jacques raconte son histoire : son enfance en Belgique, les études de dessin interrompues, dix années

passées à Londres dans un prestigieux bureau de design graphique, et puis ce premier petit livre en 1989, *Play it by ear*, entièrement composé de partitions musicales personnalisées selon les musiciens présentés, et dont aucun éditeur anglais ne voudra, sous prétexte que « on ne sait pas à qui il s'adresse ». Il constituera donc la première publication des éditions Benoît Jacques Books, une structure qui a depuis porté chacun des projets de l'auteur, tous plus inclassables les uns que les autres : *Le Bestiaire expressionniste*, *Permis A*, *Nul en calcul*, *Scandale au château suisse...* Jusqu'au récent *Poppeup!*, hommage facétieux au livre animé.

L'artiste et l'homme d'affaires

« J'avais une immense envie de faire des livres, mais j'espérais passer par la voie éditoriale classique, la seule qui me semblait exister. C'est donc plus par dépit que par choix réel que je me suis tourné vers l'autoédition. »

Déçu par cette obsession commerciale du milieu éditorial qui condamne les auteurs à porter des étiquettes (il ne se considère pas comme un auteur « jeunesse »), Benoît Jacques n'aura ainsi de cesse d'échapper aux codes, au risque de parfois dérouter le public et d'assumer une forme de schizophrénie à l'énumération de ses différentes casquettes.

« Nous sommes tous un tas de personnes à l'intérieur de nous-mêmes ! C'est ça que j'ai voulu exprimer à travers cette performance : dans l'artiste qui est en moi, il y a aussi un homme



d'affaires. L'artiste est supposé planer au-dessus de toutes ces considérations matérielles. Mais les écoles d'art n'enseignent pas assez qu'être artiste, c'est aussi faire des affaires, à travers des tâches aussi capitales que d'élaborer des factures, gérer des devis... Ce n'est pas simple d'apprendre à être clair dans tout ce que l'on fait».

Tout l'art de Benoît Jacques est alors de faire vivre ensemble de manière plus ou moins confortable tous ces personnages qu'il est amené à interpréter au quotidien, pour qu'au final «ils» puissent créer ensemble des œuvres qui devront ensuite trouver une résonance dans le monde extérieur. «C'est l'autre aspect très compliqué de mon métier. Créer des choses, ça ne prend du sens que quand elles sont reçues. Si cela reste entre soi et soi, ça meurt. Nous avons tous besoin d'être dans l'échange. Il est indispensable que ce que nous créons vive, à un moment, dans le monde. C'est bien sûr une question de reconnaissance».

Des papillons dans des paquets

Benoît Jacques est un homme d'attentions. Avec lui, ce lien indispensable avec le monde (les lecteurs) prend une forme toute particulière de délicatesse : en marge de ses livres, l'éditeur prend en effet un plaisir infini à produire avec le même soin d'autres objets éditoriaux, tels que des catalogues, des marque-pages, des bons de



↑
Le papier cadeau créé pour la librairie de la BnF. Hélas épuisé.

commande – voire des «goodies», tels ces petits papillons de remerciement que l'illustrateur essaime dans les colis de livres à destination des libraires et qu'il poste lui-même chaque jour. Des colis qui, pour qui a déjà eu la chance d'en recevoir, marquent autant que les livres qu'ils contiennent, tant par l'élégance du pliage du papier d'emballage que par la calligraphie de l'adresse et la qualité des matériaux utilisés.

« Les paquets, c'est une autre façon d'exprimer mon obsession du bel objet. Moi qui passe beaucoup de temps à la Poste, je vois passer des colis effroyables. Mais l'expérience du paquet est importante : c'est une façon de prendre conscience du nombre important de personnes qui vont le manipuler avant qu'il soit remis à son destinataire.

Tout cela, c'est devenu une forme de philosophie, de manière de me comporter avec moi-même et avec



2

Deux moutons myopes

NUL EN CALCUL
UN COMPTE
par Benoit Jacques

5

Cinq princes grenouilles

3

Trois cochons bricoleurs

1

Arsène, un lapin

6

Six cygnes pilotes

4

Quatre sorcières patraques

1

Irène, une lapine

7

Sept nains jardiniers

8

Huit huîtres assoiffées

9

Neuf coécannelles idiotes

10

Dix vilains chasseurs

les autres : prendre soin, créer du lien. Ajouter ne fût-ce qu'un petit papillon dessiné pour clore un paquet, c'est pour moi prioritaire sur tous les posts Instagram du monde, en terme de communication».

Tout récemment, encouragé par ses deux fils, l'homme s'est créé un compte sur le réseau social prisé des amateurs d'illustration. Après seulement quelques semaines, il peine pourtant déjà à l'alimenter. « Ça fait beaucoup pour un seul homme ! Honorer les commandes reste ma priorité, et ça prend un temps considérable. Trouver le temps restera sans doute la problématique récurrente de ce fonctionnement de navigateur solitaire. Pour faire bien les choses, il faut prendre le temps de les faire bien ».

Faire bien les choses. Pour l'éditeur, c'est accepter de ne publier aucun autre auteur que lui-même, pour pouvoir se concentrer sur une unique publication annuelle, en jouant tous les rôles. « En n'éditant que mes propres livres, je ne me considère pas comme un éditeur. Mais je suis confronté aux mêmes problèmes et contraintes que n'importe quelle maison plus classique. Mon parcours m'apparaît à ce titre comme un laboratoire du monde de l'édition, qui dépasse ma petite personne. Les contingences économiques, les problèmes de diffusion et de distribution... J'y suis confronté de manière très directe. Je suis donc très sensible à la sanction du public face à mon travail. Si ce que je fais ne marche pas, je le vois tout de suite ».

L'artiste ne peut en effet se permettre, avec une seule publication par an, un contrecoût économique qui risquerait de mettre en péril l'ensemble de son aventure éditoriale. Mais un équilibriste peut-il pour autant renoncer à la prise de risque ?

←

Affiche réalisée pour la sortie de *Nul en calcul*, Benoît Jacques books, 2005.

« Vivre »

En 2011, Benoît Jacques sort *Vivre (un poème pour)*, ouvrage infiniment mélancolique fait d'un poème en son centre, serti d'illustrations pleines pages. Un livre « risqué », très loin du style fantasque auquel l'auteur avait habitué son public. Deux rééditions plus tard, l'ouvrage atteint aujourd'hui les 9 000 exemplaires vendus. Un mystère pour le principal intéressé.

« Cette année-là, à Montreuil, mon stand a été littéralement pris d'assaut. Les gens l'achetaient en plusieurs exemplaires, comme si le contenu répondait à une attente de leur part ». Un succès qui vaut à l'auteur des courriers extraordinaires, dignes de déclarations d'amour, et dont la raison est peut-être à chercher dans l'intention même de cet ouvrage qui touche magnifiquement à l'intime.

« *Vivre*, c'est une lettre d'amour que j'ai adressée à l'univers tout entier, mais qui était en fait le portrait d'une femme, ma compagne, qui à l'époque était gravement malade. Elle est malheureusement décédée peu de temps après la publication. Ce livre s'adressait à elle, avec l'idée un peu folle que peut-être, par un effet magique, il allait la faire vivre, par le biais d'une déclaration offerte à l'univers ».

Les livres de Benoît Jacques sont souvent, reconnaît-il, des adresses faites à lui-même pour résoudre des questions existentielles. En même temps que *Vivre*, l'auteur fait ainsi paraître le livre *L*, un ouvrage qu'il ne se sentait pas capable de faire lui-même, et qu'il décide donc de confier aux éditions L'Association. Un épais volume sombre, pas du tout destiné aux enfants, ni même à un public de bande dessinée, et où l'encre endeuillée du dessinateur (« L » signifie bien sûr « elle ») n'aura jamais semblé aussi noire.



↑

L'une des cartes éditées à partir des illustrations de Titi Nounours et la sousoupe au pilipili, Benoît Jacques books, 2002.

Du noir, du rouge et du bleu

L'éditeur hyperactif s'est ainsi quelquefois permis l'une ou l'autre parenthèses chez des confrères, tels qu'Albin Michel (*Elle est ronde*, 1997), les éditions du Chêne (*La Genèse*, 1995) ou L'École des Loisirs (*Louisa*, 2001).

« Cela part du désir de ne pas mettre tous mes œufs dans le même panier. Mais c'est aussi la réponse à un grand doute personnel concernant mon travail, ma propre légitimité. Une manière de dire : vous voyez, je fais peut-être mes trucs dans mon coin, mais même le monde de l'édition contemporain reconnaît la valeur de ce que je fais, parce qu'il est prêt à me publier. On en revient au besoin de reconnaissance ».

Si ces expériences d'édition déléguées peuvent se compter sur les doigts d'une main, l'homme ne cache pas un sentiment de frustration : souvent, en effet, le livre réalisé ne correspond pas vraiment à ce qu'il avait en tête. Il a bien sûr pu servir de fenêtre ouverte sur son travail pour les lecteurs qui ne le connaissaient pas encore, mais

même si l'auteur continue d'être sollicité par des confrères prêts à lui laisser carte blanche sur un projet, il préfère ne compter que sur lui-même, reconnaissant volontiers un besoin devenu presque irrationnel de contrôle et d'exigence, incompréhensible aux yeux d'une maison d'édition classique.

À l'exemple de la jaquette de *La Nuit du Visiteur*, Prix Baobab 2008 : « Ce livre a une jaquette imprimée recto-verso. Elle comporte du noir et du gris, que l'on pourrait obtenir en imprimant uniquement du noir que l'on tramerait pour l'éclaircir. Mais j'ai fait le choix d'une vraie encre grise, qui est beaucoup plus belle à mes yeux, et pour cause : elle est composée de noir, mais aussi de rouge et de bleu. Une maison d'édition classique trouverait absurde d'imprimer le verso d'une jaquette que personne ne verra. Moi, j'aime le voir comme la doublure d'un vêtement ».

Cette exigence et ces choix économiques risqués ne l'empêchent heureusement pas d'arriver à vivre de son travail d'artiste, même si le choix de l'autoédition n'était au départ pas guidé par l'idée de rentabilité. Jusqu'au début des années 2000, les sommes gagnées sont toutes réinvesties dans les projets suivants, d'autres revenus provenant en partie d'un travail d'illustrations pour la presse (avec notamment un dessin hebdomadaire dans le *Guardian*) et l'édition en général.

Une maison inventée

Au cœur du travail de Benoît Jacques, il y a son atelier, perdu dans la campagne francilienne. L'apprenti monocycliste parle d'ailleurs de sa maison comme il parle des colis de livres qu'il conçoit quotidiennement, et pour cause : il l'a lui-même imaginée. « Ce lieu est très important dans ma vie parce que je l'ai inventé. C'est un fantôme réalisé à coup de marteau et de transport

de planches. L'architecture est très inspirée des habitations amish aux États-Unis ». Un premier bâtiment a ainsi été construit en 1997, puis un second, il y a trois ans, qui a littéralement aspiré à l'intérieur de lui le stock de livres. « Les cartons avaient fini par envahir la maison, c'était devenu invivable. Mes proches avaient fini par fuir ! Pour l'éditeur, avoir le stock à portée de mains, c'est évidemment confortable. Mais l'avoir en permanence sous les yeux, c'est étouffant. On ne le voit jamais diminuer. Ça pèse physiquement et psychologiquement ».



Ça joue au manoir du livre pour enfant mais ça pleurniche pour un oui ou pour un non !

La fourmi

La tentation du découragement

Une fatigue que Benoît Jacques ne cherche pas à cacher. Pédalant seul depuis trente ans en funambule hyperactif, il n'échappe pas à la tentation du découragement. « Je redoute de plus en plus la déperdition d'énergie à faire des choses qui n'ont plus de sens. C'est peut-être ça qu'exprime cet anniversaire : je l'ai fait. J'ai montré que c'était possible. Mais est-ce que cela a vraiment du sens de continuer comme cela ? Il est peut-être temps de lâcher quelque chose là-dedans ». Pas que l'illustrateur ait décidé de poser pinceaux et crayons : il

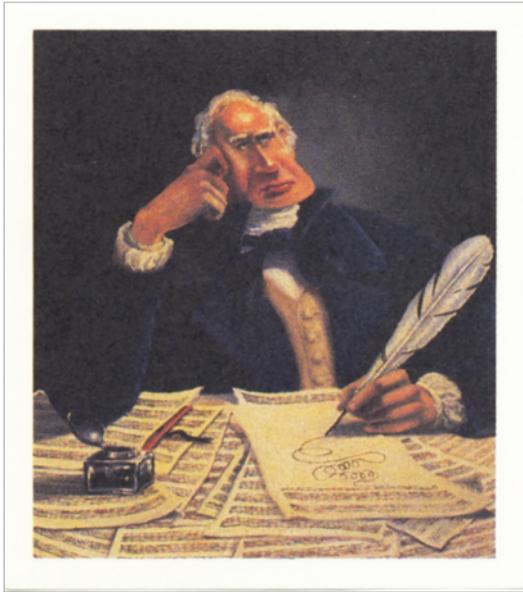
continue d'avoir plusieurs projets en cours, comme celui de conclure son cycle romanesque *La Légende de Pioung Fou* avec un quatrième volume, prévu pour l'automne 2020.

« J'ai encore besoin de trouver ma place et ma légitimité dans le processus d'écriture romanesque. C'est beaucoup plus difficile à commercialiser parce que la lecture d'un roman est moins immédiate qu'en passant par des images. J'ai ponctué la sortie des trois premiers tomes à intervalles réguliers, depuis 2012, pour ne pas faire faillite trop vite, parce qu'éditorialement, c'est beaucoup plus risqué. Ce qui m'amuse, c'est de voir jusqu'où les lecteurs sont prêts à me suivre ».

Des lecteurs tant enfants qu'adultes, dont Benoît Jacques ignore l'identité, mais qu'il sait surtout être constitué de lectrices. « En trente ans de salon de Montreuil, j'ai pu observer que la curiosité était une vertu plus féminine que masculine. Je dois ma survie plus aux femmes qu'aux hommes ! ». Et l'éditeur de s'étonner, trente ans après ses débuts, qu'un groupe d'inconnus accepte encore et toujours de le suivre dans son aventure éditoriale.

Propos recueillis par
Christophe Patris, le 22 janvier 2020





↑
Autoportrait.



↑
Le premier livre : *Play it by ear*, Dessin réalisé en 1988.

↙
Le dernier paru : *Poppeup!*,
Benoît Jacques books, 2019.

↓
Benoît Jacques dans son atelier. © Photo d'Éric Garrault extraite de l'indispensable livre de Delphine Perret et Éric Garrault : *Les Ateliers*, publié aux Fourmis rouges en 2019. Voir note de lecture, p. 92-93.

